

96 à 98



AZ

JAPON.

LES PRIMITIFS ET LES CONQUÉRANTS. — AÏNOS ET JAPONAIS.

HARNAIS DE GUERRE ET D'ESCRIME. — ARMES DIVERSES. — ARTISANS, COOLIES, ETC.

(PLANCHE DOUBLE ET PLANCHE SIMPLE.)

PLANCHE LE MAILLET.

N° 1. — Fer de vouge et partie de sa hampe, laquelle est faite d'un bois laqué de noir mélangé de nacre. Cette arme est de la famille du couteau ou vouge à l'usage de nos coustilliers des quatorzième et quinzième siècles. Le fer est un couteau emmanché longuement; à la différence de celle de notre moyen âge, la vouge japonaise est coupante du côté de la convexité.

N°s 2 et 3. — *Aïnos*, indigènes de l'île de Yéso ou Yézo.

N° 4. — *Daimio*, prince en costume de cour, d'une époque reculée, au moins deux cents ans. Le nombre des manches augmentait avec la dignité; celui-ci en a deux.

N°s 5, 19 et 20. — Sabre, fourreau et son enveloppe. — La lame est en acier. La fusée est recouverte d'un treillis de tresses de soie; le pommeau est une calotte de cuivre doré. Garde en rondelle de forme ovale. Fourreau en bois laqué. L'enveloppe de ce fourreau est d'une étoffe tissée et ornementée. Les glands de soie pendent d'un bouton de cuivre doré faisant office d'agrafe de suspension et fixé au haut de cette enveloppe.

N°s 6 et 25. — *Bétos*, coolies, des grandes cités japonaises.

N°s 7, 8, 9 et 10. — Général d'armée. — Détails de son armement.

N°s 11, 12, 13 et 24. — Spécimens de la maille de fer revêtue. — La maille japonaise, dont on fait des haubergeons, et dont on couvre principalement les bras et les jambes, n'est jamais seule: c'est une espèce de broigne. Les anneaux de ces mailles, passés les uns dans les autres, sont d'une finesse et d'un jeu souple qui en font des merveilles d'industrie; on peut juger de leur délicatesse, les fragments n°s 12 et 24 étant réduits seulement à un peu moins de la moitié de leur grandeur originale, de trois huitièmes environ.

Les anneaux de face sont ronds, ceux qui les relient sont ovales de manière à ne pas faire trop d'épaisseur. Tantôt la maille est continue et couvre, sans interruption, tout le fond de soie: tel est le n° 24; tantôt la maille, reliant des pièces rigides, occupe les solutions de continuité: exemple n° 11. Parfois enfin, la maille continue entre le fond de soie, se trouve recouverte de plaquettes de fer, disposées en godron sur le milieu, plates sur les deux bords pour le passage des anneaux qui les retiennent. Le n° 23 offre la figure isolée de cette plaquette de la maille n° 24. La rigidité de la plaquette étroite, dont il est facile

de s'imaginer le jeu, puisque chacune succédant à l'autre est indépendante de sa voisine, ne peut contrarier l'ajustement au plus près de ces pièces d'enveloppe.

N° 13. — Officier armé de l'arc.

N° 14. — Yakounine armé des deux sabres.

N°s 15 et 29. — Fourreaux de fers de lances. — La forme de ces fourreaux indique celle du fer. Le premier est d'une composition dorée; le second est partie en bois laqué, partie en soie.

N°s 16, 17 et 18. — Officier portant le guidon. — Détails de son armement.

N° 21. — Noble japonais, portant également le guidon, et muni de l'insigne du commandement, l'éventail armorié en fer. Il a auprès de lui l'arme d'honneur dont un personnage de distinction se fait précéder quand il sort: c'est une sorte de hallebarde dont la hampe est ornée d'un joli travail de nacre.

N° 22. — Archer, simple soldat.

N° 26. — Casque en fer bruni, avec cornes de cuivre jaune.

N° 27. — Détail de la garniture d'un sabre; treillis de soie orné de pierres.

N° 28. — Noble japonais revêtu de l'armure.

N° 30. — Pompier de Yédo, avec l'emblème de sa compagnie; cet emblème se compose de maillets dont le manche est planté dans un disque portant à son centre une inscription indiquant le nom ou le numéro du quartier. Les lanières qui pendent sont un ornement en cuir. Sur chaque tête de maillet figure la silhouette peinte d'un maillet, accompagné de trois points, qui doivent être des signes de reconnaissance, servant à la restitution du matériel des compagnies après les sinistres. Le pantalon de ce pompier est lui-même imprimé du dessin de la tête de maillet.

N°s 31 et 32. — Tenue d'escrime. — Les deux têtes isolées sont celles d'un homme et d'une femme, qui se coiffent également d'un bandeau sous le masque de combat, le costume étant d'ailleurs le même pour les deux sexes.

N°s 33, 34 et 35. — Jambières de mailles et de fer bruni, mélangées de soie et de cuir.

L'ère historique du Japon, les traditions et la science sont d'accord sur ce point, s'ouvre environ six siècles avant J.-C.; la nation japonaise fut donc contemporaine des plus puissantes sociétés antiques, de l'Égypte, de la Perse, de la Grèce et de Rome. L'étendard de l'empire du soleil levant, le pavillon blanc au globe de carmin, flotte aujourd'hui sur l'archipel des îles Liou-Kiou, au bord de la zone tropicale, aussi bien que sur les Kouriles et Krafto, près des limites de la Sibérie, c'est-à-dire sur trois mille huit cent cinquante îles qui dominent les eaux du Grand Océan, à deux ou trois jours de navigation du continent asiatique; il y a là une population de trente-deux à trente-quatre millions d'âmes, et cependant ce monde fut absolument ignoré des anciens; ce n'est que le hasard qui, au seizième siècle, en amena la découverte par des Portugais poussés par la dérive d'un naufrage.

Les Européens ont trouvé au Japon une civilisation complète, et des peuples obéissant à une constitution politique qui se proclame immuable depuis un long temps déjà. Ce n'est guère encore que dans quelques villes du littoral du Nippon, rouvertes depuis quelques années seulement au commerce européen, que, sans pénétrer sérieusement dans l'intérieur des terres, on a pu connaître des Japonais.

Le Japonais est un conquérant; le système de son gouvernement est la féodalité. La population est divisée en castes, selon le mode indou et avec une inflexibilité particulière (voir à ce sujet la notice de la pl. Japon, ayant pour signe le niveau). On tient comme ayant été les premiers occupants du Japon, sans toutefois être des autochtones, les Aïnos, aujourd'hui fort réduits, qui peuplent en grande partie l'île de Yézo, située au nord de la grande île de Nippon, que l'on rencontre encore le long du littoral et dans les îles de la partie septentrionale du Grand Océan. Les Aïnos, dont nous reproduisons deux types, n^{os} 2 et 3, et dont l'origine est inconnue, sont une race tout à fait différente de la japonaise; leurs habitudes, leur visage, leur idiome, qui semblent les rattacher à quelque famille du continent asiatique, sont autant de choses qui les en distinguent. D'ailleurs ils ne ressemblent pas davantage à leurs voisins Guilakes, Tougouses, Mandchoux et autres peuplades répandues en ce moment sur la côte orientale du nord de l'Asie. Doués d'une grande force, les Aïnos sont généralement petits, trapus, mal faits. Front large, proéminent; yeux noirs, doux, droits comme ceux des Européens. Peau blanche sous le teint basané. La physionomie doit son aspect sauvage au développement qu'ils laissent prendre à leur chevelure volumineuse, légèrement crépue, portée inculte. Leur barbe est épaisse, et souvent leur corps est tout hérissé de poils. Mais sous ces dehors on trouve des êtres doux et bons, que les gens compétents rapprochent volontiers des moujicks de la Russie, en même temps que des Peaux-Rouges d'Amérique, avec lesquels ils auraient bien des affinités.

Les Aïnos qui, dans les temps anciens, avant notre ère, étaient maîtres de toute la partie septentrionale de l'île de Nippon, dont le pouvoir égalait alors celui des Japonais, et qui peu à peu ont été confinés dans l'île de Yézo, où ils sont tenus dans un état de servitude depuis le quatorzième siècle, descendent chaque jour d'un pas de plus en plus rapide dans la tombe des races vaincues. Éloignés des côtes où se trouvent de grandes villes, ne s'y montrant qu'au printemps et en automne pour le troc des fourrures et du poisson contre du riz et des étoffes, ils offrent aujourd'hui l'image d'un peuple qui ne serait pas sorti de la première enfance de l'humanité. Ils vivent en société de dix ou vingt familles, facilement gouvernées par des chefs héréditaires de leur sang, d'un pouvoir très limité d'ailleurs, car à la race conquérante seule appartient la juridiction officielle.

Le costume des Aïnos diffère peu de celui que porte le bas peuple au Japon. Les hommes ont des pantalons collants et un ample vêtement retenu par une ceinture. Les femmes mettent une ou plusieurs robes longues, selon la saison. Ces habillements sont fabriqués de la façon la plus grossière; il y en a qui sont simplement tressés de paille et d'algues marines. Les femmes, que la nature a peu favorisées, ajoutent encore à leur disgrâce native en se peignant en bleu les contours de la bouche, depuis le nez jusqu'à la fossette de la lèvre inférieure.

Lesson signale le conquérant japonais comme une tribu de la race jaune, rameau mongol-pélasgique, dont les deux familles distinctes habitent, l'une le Japon, l'autre, moins connue, les îles de la Micronésie de Dumont d'Urville.

Les caractères mongoliques des Japonais sont beaucoup moins accusés que ceux des Chinois, et quoique l'on ne puisse méconnaître qu'il y ait en eux du sang chinois, ils en diffèrent cependant sur beaucoup de points. Leur civilisation, malgré l'emprunt du bouddhisme et de la religion de Confucius à leurs voisins, n'est pas la même. La langue japonaise, longtemps regardée comme un simple dialecte du chinois, étudiée et comparée de près, a définitivement prouvé qu'on ne saurait donner aux deux peuples une même origine. Quel que soit le mélange dont sont issus ces insulaires de l'extrême Orient, les Japonais semblent avoir conservé des qualités natives, ou du moins, dans un alliage qui aurait produit un type nouveau, le Japonais apparaît avec une indélébile originalité.

Le Japonais est de stature moyenne : tête grosse, poitrine large, buste long, hanches charnues, jambes grêles

et courtes, pieds petits, mains fines, souvent remarquablement belles. Chez ceux qui ont le front fuyant, les pommettes larges et proéminentes, la tête vue de face a plutôt la figure géométrique du trapèze que celle de l'ovale. La tête est allongée, la bouche quelque peu avancée. Généralement, les cavités des yeux étant peu profondes, les cartilages du nez légèrement aplatis, les yeux, quelque peu bridés, sont plus à fleur que ceux des Européens; ces yeux sont noirs, les dents blanches. Les oreilles sont amples, décollées, assez séparées de la tête. Barbe forte, chevelure lisse, épaisse, d'un noir d'ébène. La couleur de la peau, variant selon les classes, va du teint cuivré et basané des indigènes de l'intérieur de Java au blanc mat ou ensoleillé des habitants de l'Europe méridionale. La nuance dominante est le brun olivâtre, jamais la teinte jaune des Chinois; à l'inverse des Européens, la figure et les mains du Japonais sont ordinairement moins colorées que son corps. Les jeunes filles ont, parfois, les joues animées naturellement d'un légère teinte rosée que l'on ne voit jamais aux Chinoises les plus blanches.

Le Japon, après avoir si longtemps repoussé les étrangers, s'assimile aujourd'hui, et avec une rapidité surprenante, certaines de nos habitudes. C'est ainsi que nombre de ses soldats manient maintenant les fusils à longue portée et qu'ils ont adopté jusqu'à nos uniformes. Parmi les troupes du Taikoun, les simples soldats, venus pour deux ou trois années des montagnes d'Akoni, qui peuplent les corps de garde autour de lui, sont armés de fusils et uniformément vêtus de cotonnade bleue, pantalon collant et chemise garibaldienne, avec des chaussettes de coton et des semelles de cuir attachées en sandales. La giberne accompagnée de la baïonnette pend du ceinturon au côté droit, tandis qu'au côté gauche est passée la seule arme nationale qui subsiste dans l'équipement de cette troupe, le grand sabre au fourreau laqué. Le couvre-chef, dont ces soldats ne font usage que pour monter la garde ou se rendre à l'exercice, conserve aussi ce caractère : c'est le chapeau pointu en carton laqué se rabattant sur les tempes.

Toutefois, si la sagacité des Japonais devait leur faire comprendre rapidement la supériorité des armes à feu sur tout autre armement, il ne se pouvait faire qu'ils s'affranchissent tout d'un coup du lourd attirail militaire de la féodalité. Le casque, la cotte de maille, la hallebarde, le sabre à deux mains, sont restés de rigueur dans les revues et les grandes manœuvres; des corps d'archers armés à l'antique y flanquent les colonnes d'infanterie équipées à l'européenne; des chevaliers, d'allure digne du temps des croisades, y apparaissent dans la poussière des trains d'artillerie.

Les anciennes armures des Japonais, venues en grand nombre en Europe depuis quelques années, sont d'autant plus intéressantes à étudier que, ainsi qu'on vient de le voir, elles sont toujours en usage. En les détaillant, on y trouve les différentes pièces qui composaient l'armure défensive de notre moyen âge : la cuirasse de fer sur la poitrine, tantôt d'une seule pièce, tantôt de plusieurs lames successives, dans le genre de l'ancienne cuirasse, dite à écailles d'écrevisse; des ailettes, couvrant les épaules, souvent pourvues de petits renforts qui se redressent comme nos passe-gardes, pour empêcher l'épée adverse d'arriver au cou. Les bras sont protégés par des pièces de fer assemblées au moyen de mailles. Le ventre, les cuisses sont couverts par des tassettes. Des jambières, et même des solerets en fer sont appliqués sur les jambes et les pieds. Le casque, pourvu d'un gorgerin et d'un couvre-nuque, se complète par un masque de cuivre ou de fer tenant lieu de la visière du casque fermé. Jusqu'au gant armé, garnissant le dessus de la main, comme celui de notre treizième siècle, il semble que tous les principes de cette défense aient été empruntés aux Européens.

Malgré cette parenté, on hésite cependant devant une pareille affirmation; si bien que l'on ne sait encore si l'armure japonaise est une création originale du pays, ou si elle a été imitée de celle des premiers navigateurs qui ont visité les Japonais. Les moyens d'étude, disent les experts, font encore défaut pour reconnaître, par exemple, si l'armure japonaise, création originale, a passé par une succession de perfectionnements, comme cela est arrivé chez nous.

Ce qui est certain, c'est que le peuple japonais, intelligent et imitateur, s'il dut son armure à l'observation qu'il aurait faite de l'armement défensif européen, s'est servi pour la confectionner de moyens particuliers, d'une industrie sensiblement différente de celle de ses modèles. Il a su se procurer une armure beaucoup plus légère que ne l'était celle de nos chevaliers, quelques-unes des pièces étant faites en un carton laqué de grande résistance, et les plaquettes dont se composent les broignes étant d'un travail métallurgique, dont la finesse, sans nuire à la qualité, est bien supérieure à ce qui se faisait en Europe pendant la plus grande partie du moyen âge. Les cordons et les tresses de soie qui jouent un si grand rôle dans les attaches des casques, la composition même et les liens de la cuirasse, contribuent beaucoup à cette légèreté. Enfin les Japonais ont de plus, et indubitablement, atteint la plus haute perfection dans l'art de tremper l'acier. Le vieux Struys dit en parlant d'eux : « Ils sont devenus fameux dans tout l'Orient comme habiles armuriers, et ils savent tremper l'acier mieux que les Chinois, qui l'emportent de beaucoup sur les Européens. » Les

armes japonaises doivent souvent une beauté particulière très réelle à l'effet de leur métal composé, le *syakfdo*, le *métal de sawa*, mélange d'or, de cuivre et d'autres métaux, que l'on emploie surtout pour les ornements de l'épée. Une arme toute locale, typique, qu'il faut joindre au harnais défensif et offensif du Japonais, c'est l'éventail de guerre; cet éventail est de grande dimension, le feuillet est en papier, les montants sont en fer. Déployé, tenu d'une main, tandis que l'autre est armée du sabre, l'éventail aux couleurs éclatantes sert à abuser l'adversaire, à détourner son attention pour le frapper plus sûrement. Cet éventail, qui ne s'attache pas plus que le couteau, se lance comme celui-ci, selon le procédé que l'on emploie en Italie pour jeter le stylet. L'exercice de l'éventail de fer entre dans l'escrime. Yashitzoné, l'un des héros des temps anciens, quoiqu'il fût de taille exigüe et ne portât ni casque, ni bouclier, ni hallebarde, ne craignait pas de provoquer en combat singulier les plus redoutables chevaliers; grâce à l'habileté avec laquelle il jouait de son éventail de guerre pour éblouir son antagoniste, distraire son attention, ou même lui porter un coup entre les deux yeux, il était assuré de le mettre en défaut et de le tenir bientôt à la merci de son sabre. L'éventail de guerre est la dernière arme du guerrier fatigué par un combat corps à corps. S'il s'assied un moment pour prendre un peu de repos et qu'il soit de nouveau assailli, pris à l'improviste, il se sert de son éventail pour frapper son ennemi à la tête. Dans la cérémonie qui correspond à notre baptême, chaque nouveau-né reçoit divers présents : des pots de pommade pour la fille; pour le garçon, deux éventails qui sont les précurseurs des sabres que l'enfant, s'il est samourai, commencera à porter dès l'âge de sept ans.

L'état militaire est tenu en grande estime dans le pays; les soldats appartiennent au quatrième degré de l'échelle sociale, et on les appelle *samlai*, parce qu'ils possèdent leurs terres nominalemeut à titre de fiefs de leurs supérieurs féodaux, en considération de leurs services militaires. Les Yakounines portent deux sabres passés à la ceinture, sur le côté gauche : le grand a une poignée à deux mains, le petit est destiné au combat corps à corps, et les vignettes japonaises représentent souvent des combats où le petit et le grand sabre sont employés simultanément, comme on en usait jadis chez nous de l'épée et de la dague.

Les lames japonaises sont faites de deux mises de fer, appliquées de chaque côté d'une mise d'acier qui les dépasse et forme le tranchant. On obtient ainsi une arme dont le biseau laisse voir des sortes de remous que l'on appelle *nuages*, et c'est à les former régulièrement le long de la lame que s'applique le forgeron. On attache à ce travail une grande importance. Les coups portés par ces sabres sont terribles; avec un peu d'habitude on tranche une tête d'un coup. Les poignées de ces armes sont, en général, recouvertes de chagrin, et l'ornement du pommeau y est attaché au moyen d'une cordelette de soie. Les fourreaux sont en cuir ou en bois, recouverts d'une laque très fine. Les Japonais attachent un grand prix à leurs armes, et particulièrement à leurs sabres, signes distinctifs de la naissance. Un noble ruiné vendra tout ce qu'il possède avant de se priver de ses deux sabres. On conserve dans la maison les vieilles armes qui pendant plusieurs générations ont passé de père en fils; on en raconte avec orgueil la sanglante histoire : accorder à un ami de la famille la permission de les toucher, est une marque de haute confiance; celui qui en est l'objet se met à genoux, s'incline profondément, et porte respectueusement à son front avant de l'examiner l'arme enveloppée d'étoffes précieuses. Le petit sabre a souvent sur son fourreau deux accessoires : d'abord un petit couteau, qui n'est guère qu'un coupe-papier utile au Japonais lettré; de l'autre côté, une aiguille portant une marque particulière ou chiffre. Lorsque pendant le combat le guerrier tue un ennemi de distinction, il lui plante cette aiguille dans la tête, pour reconnaître sa victime au milieu des morts après l'action.

On sait que c'est avec l'un de leurs sabres que les nobles japonais s'ouvrent le ventre, lorsqu'ils sont condamnés à mort ou même simplement mus par de certains principes d'honneur. C'est le sabre court que l'on emploie pour se faire au ventre une incision en croix allant jusqu'aux intestins, mais pas au delà, de peur qu'ils ne s'échappent, ce qui serait une grande faute; lorsque le patient en est arrivé à ce point, un ami lui fait sauter la tête d'un seul coup de sabre. L'ouverture du ventre s'exécute avec élégance, solennité, et beaucoup d'adresse. Les jeunes gens de l'aristocratie sont tous formés pour cette opération par des professeurs spéciaux.

Les paires de sabres reçoivent une décoration uniforme. Tous les samourais s'étudient journellement dès leur bas âge au combat corps à corps, aussi bien à la lance qu'au sabre à deux mains, au glaive et au couteau. On se sert pour cet exercice d'un jeu de bâtons en bois représentant des sabres, et, pour simuler le combat à la lance, de tiges de bambou tamponnées à l'extrémité. Le costume d'escrime, n° 31, se compose d'un plastron en plaquettes de bois disposées en rangées reliées par des lacets. Ce plastron forme une cuirasse qui se prolonge par trois espèces de tassettes faisant office d'une braconnière à jeu libre, tassettes épaisses faites de tresses serrées et posées, au-dessous de la cuirasse et avec celle-ci, par-dessus une tunique matelassée, ouverte par devant, descendant au haut du genou. Cette défense est disposée sur la robe de laine,



JAPAN

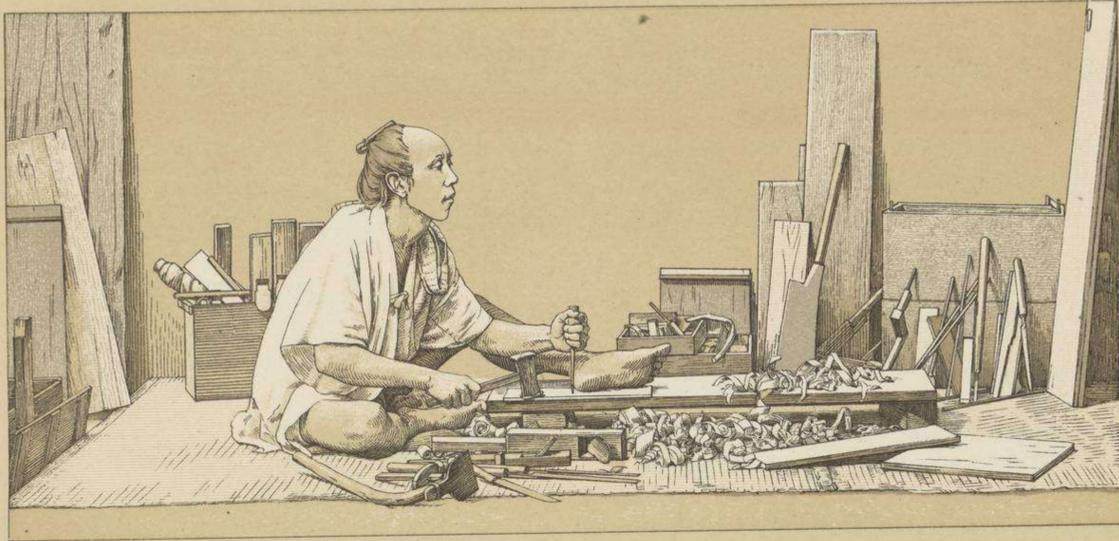
JAPON

JAPAN

Nordmann lith.



IMP FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS



JAPON

JAPAN

JAPAN

AZ

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Waret del.

dont les manches et la jupe sont relevées pour la liberté de l'action. Les bas sont collants. La chaussure est une espèce de bottine souple en laine, liée par un cordon qui passe entre les doigts du pied en isolant l'orteil. Les gants de combat, sans autre division que celle du pouce, sont épais, matelassés, et se prolongent en un avant-brassard de soie tricotée, maintenu par un bracelet sur leur long poignet. Le masque grillagé, et solidement renforcé en avant dans le sens vertical, est en acier; il est lié à un capuce de tricot posé sur le bandeau de tête et assuré en place par une cravate de soie qui enserre en même temps une pièce matelassée divisée en trois parties, tenant lieu d'un petit gorgerin et d'ailettes.

Ce costume est aussi celui des dames japonaises qui s'exercent à l'escrime. Parmi les exercices à leur usage, il y a une escrime où l'arme employée est une lance en fer recourbé, du genre de celle des faucheurs polonais; elles la portent la pointe penchée vers le sol et la manient réglementairement dans une série d'attitudes, de poses, de mouvements cadencés, qui fourniraient de charmants motifs de ballet, dit M. A. Humbert en parlant de ces passes d'armes féminines. Ces amazones se servent aussi avec beaucoup d'adresse d'une sorte de serpette retenue à leur poignet par un long cordon de soie. Cette arme est destinée à être lancée à la tête de l'ennemi, puis immédiatement retirée à l'aide du cordon.

N° 8. — Général d'armée.

Ce guerrier est monté sur un cheval harnaché en guerre. La tête porte un chanfrein laqué imitant un dragon cornu à l'œil menaçant; une cuirasse en plaques métalliques couvre le cou et la croupe; le détail du système de cette défense se voit au n° 9; on peut s'en rendre un compte facile, la réduction étant seulement de moitié. Chaque plaquette, en composition laquée et dorée, dont les bords relevés forment un cadre en biseau et dont le milieu est relevé en bossette, est percée de huit trous par lesquels passe le cordonnet qui l'attache sur le fond de soie rouge. L'intervalle existant entre les plaquettes alignées en quinconce suffit pour assurer le jeu parfait de cette couverture défensive, d'un aspect magnifique, dû à des moyens simples et des plus pratiques, comme les Japonais excellent à les trouver. — Les flancs du cheval sont garantis largement par des cuirs à ornements dorés; des garnitures en soie rouge relèvent le tout. Le frein du mors est tout particulier : c'est un cercle de fer traversé en croix, à la base de laquelle est engagé un anneau à jeu libre qui sert de tête à la branche de contraction simplement droite. Le mors est lié au frein de la même manière. Les guides sont en mousseline mi-partie noire et blanche à raies bleues.

Le déguisement de la physionomie du cheval auquel le chanfrein donne un aspect farouche, féroce, se complète par l'accompagnement ordinaire de deux palefreniers, les bétos, qui tiennent les guides de chaque côté, affectant dans les marches de calmer la vivacité de la monture avec leur *chai, chai!* doucement, doucement! qui flatte le cavalier aimant à faire croire que son cheval est d'une ardeur telle qu'il ne faut pas moins des efforts combinés de deux hommes pour le contenir. S'il est des chevaux vifs au Japon, et des Japonais qui soient bons cavaliers, le train ordinaire du cheval, allant le plus souvent au pas, ne nécessite nullement cet appareil, et les chevaux, dont on enveloppe soigneusement les pieds avec des tresses de paille, brodequins de route, dont on n'oublie jamais d'emporter une provision, que l'on remplace immédiatement dès qu'il y en a un d'usé ou de perdu, sont d'habitude peu turbulents. S'il est vrai que leurs flancs soient d'une sensibilité excessive à l'éperon, on voit ici que le cavalier armé en guerre n'en est point pourvu et ne saurait, d'ailleurs, en faire usage à travers le large flancard de cuir tombant de la selle. Son pied, déchaussé de la sandale, pose simplement sur l'étrier de fer laqué en forme de babouche turque, suspendu par un cordon de soie. Cet étrier, dans lequel le pied ne saurait s'engager, évite au cavalier l'un des périls de la chute; mais en somme, s'il est commode pour la marche, le pied, qui peut en glisser, s'y trouve insuffisamment assuré pour le combat. A lui seul, cet étrier démontrerait qu'il faut voir dans le cheval plutôt une monture de parade que toute autre chose. L'officier japonais

monté et cuirassé mettait autrefois un légitime orgueil dans les accessoires de sa selle, dans les cordons, les tresses et les houppes de soie, les arçons et les étriers en laque. L'armure du général est noire à ornements laqués en relief; elle est relevée de bronze ciselé de la plus grande finesse d'exécution. Le casque, qui est l'ancien casque national, est une calotte à côtes en acier, munie, sauf sur le front, d'un rebord s'épanouissant en S de chaque côté de la tête, et qui s'additionne d'un avant-toit dans le genre de celui du casque grec et d'un couvre-nuque articulé, qui sont des pièces détachées que l'on y fixe avec des cordonnets de soie. La figure isolée, n° 7, est l'avant-toit par-dessus lequel se trouve ajouté un ornement en métal doré formant fronton. Le couvre-nuque est confectionné selon le système général de l'armure, avec des plaquettes de tôle en rangées reliées entre elles par des tresses de soie. Cette défense de tête se complète, d'ordinaire, par le masque de cuivre noirci, plus ou moins grimaçant, menaçant, que l'on peut voir entre autres au n° 14, dont le casque, de même caractère que celui du général, est en outre additionné d'une espèce de gorgerin.

Le système général de l'armure est un fond de cuir (voir cet envers au n° 10), rappelant la broigne et la confection des brigantines; des petites plaquettes de tôle de forme rectangulaire y sont disposées en rangées sans se recouvrir les unes les autres, en s'isolant au contraire pour ne pas nuire à la souplesse. Ce cuir est traversé par les cordons de la soie qui y lie la partie supérieure de l'armure. Les nœuds de ces cordons se succèdent régulièrement. L'intervalle léger qui existe entre les rangées des petites plaquettes laquées de la partie supérieure, accolées par le travers, de manière à former une brisure continue dans le sens horizontal, procure à la pièce d'armure une articulation des plus élastiques. Quant au lacs des liens de soie auquel est dû cet avantage, il est si compliqué qu'aucune arme de combat ne saurait défaire ces milliers d'attaches, toute frêle que soit chacune d'elles. Le recouvrement est ici en laque noire, les liens sont de soie blanche, et leur symétrie tranchante apparaît comme un point de broderie.

Au bras gauche pend l'éventail de guerre, armorié du globe solaire national, insigne du commandement. Au masque absent, il faut ajouter à cette figure les sabres qui manquent également. Ce cavalier pourrait être revêtu du manteau flottant sans manches, le *djinn-baori*, que la plupart des chefs portent par-dessus la cuirasse.

N° 13. — Officier d'archers.

L'armure en fer vernissé est remarquable; le dragon symbolique du Japon y figure, repoussé dans le métal. L'éventail de guerre de cet officier n'est point de ceux qui se ferment; cet insigne du commandement est armorié d'un globe solaire accompagné de nombreuses inscriptions. L'arc est en bois laqué, ainsi que le carquois.

N° 14. — *Chef japonais.*

Nous manquons d'indication précise sur le caractère de ce soldat, dont l'accoutrement annonce une rusticité qui ne se rencontre pas parmi les autres. Les armes sont toutes du caractère le plus pur du classique japonais; les jambes sont entièrement nues sous les pans de la cuirasse, les pieds sont chaussés de la sandale de cuir, simple semelle grossièrement attachée comme la sandale antique.

N° 18. — *Officier appartenant à l'armée du prince de Jodo Jamatia, dont les armoiries figurent sur le casque et les gantelets.*

Le casque à oreilles de crins est orné d'une tête de dragon. Dans le dos de la cuirasse est fixé le petit étendard, dont la hampe se complète d'un léger appendice en potence qui assure au drapeau rectangulaire son développement libre du reste. Cette façon de porter le guidon attaché au dos et flottant plus ou moins haut, en déployant au vent les armoiries dessinées en couleurs éclatantes, n'a pas besoin d'explication. Le porte-étendard veut pouvoir défendre lui-même son drapeau; il se l'attache au dos pour conserver l'usage de ses deux mains. Si ce n'est pas là une façon commode, c'est au moins une noble façon de faire face à l'ennemi.

La cuirasse de cet officier est faite de lames d'acier se recouvrant successivement, rivées par des clous d'or, selon l'ancien système européen dit à écailles d'écrevisse. Le système général des pièces articulées est conçu comme on le voit au n° 16 : les rangées se succèdent en obliquant légèrement en sens contraire l'une de l'autre. Les jambières sont exactement de la nature de l'exemple n° 34, faites de mailles revêtues à l'extérieur, liant la genouillère en une pièce métallique dont le n° 17 donne le dessin. Le masque s'additionne ici de moustaches blanches pour être plus apparentes.

N° 21. — *Autre officier, tenant à la main l'éventail de fer du commandement.*

Le casque est plus élevé que les précédents et orné de deux espèces de cornes; il est doré. Le masque est en acier noirci sur lequel ressortent les épaisses et longues moustaches blanches. Cet officier porte le guidon armorié à la hampe de bambou fixée au dos (voir l'attache de fer qui fixe cette hampe sur la dossière de la cuirasse, à côté de la hallebarde d'honneur). Le système général de cette cuirasse est celui des plaquettes métalliques rectangulaires, fixées sur le cuir par un ou deux nœuds de soie. Le métal est doré, la soie rouge. Les bras sont défendus par la maille revêtue de fer laqué noir. Le gantelet, avancé sur la main et dont la division recouvre aussi le pouce, est articulé à la hauteur de la naissance des doigts, au moyen des lacis de soie, selon l'usage ordinaire. Les jambes sont défendues par la maille de fer revêtue de soie, et des jambières laquées. Le soulier est en cuir. Nous avons dit que l'espèce de hallebarde qui se trouve à côté de ce personnage est une arme d'honneur dont il se fait précéder et qui indique son importance.

N° 22. — *Soldat.*

Cet archer porte une cervelière de fer, sur laquelle est posé un chapeau rond, de forme conique, en laine. L'espèce de grande bavière servant de couvre-nuque qui ne laisse apparaître que le milieu du visage est confectionnée, ainsi que la défense du torse et les demi-manches, d'une maille de fer fixée sur fond de laine. Toutes les pièces du vêtement sont en laine, y compris la ceinture, et excepté le pantalon qui est en soie. Les jambières sont faites de mailles de fer laqué noir revêtues de bandes de cuir laqué rouge. L'arc, le carquois, les flèches, les fusées et les fourreaux des sabres sont vernissés, laqués de noir. La bretelle du carquois est en soie, ainsi que l'attache des jambières. La sandale aux rubans de laine n'est qu'un tressé de joncs.

N° 28. — *Noble japonais, revêtu de l'armure.*

Ce magnifique spécimen de la cuirasse d'acier est un de ces ouvrages dont le travail se rapproche de l'orfèvrerie. C'est surtout sur les armes des yakounines que l'on rencontre au Japon les merveilles de gravure, de ciselure et d'alliage de métaux; on y emploie tour à tour l'or, l'argent, l'acier, le cuivre, le bronze et la composition connue sous le nom de *métal de Sawa*. C'est de Yédo, principalement, que sortent les métaux les mieux travaillés. Ce qui est dit ci-dessus nous dispense d'insister sur cette belle armure, de physionomie si analogue à l'armure européenne, avec les passe-gardes de ses épaulières. Ce que l'on peut voir ici, ce sont les gros cordons et nœuds de soie dont l'armure est liée. On y peut apprécier en même temps l'extrême souplesse des pièces articulées par les lacis de soie dont il a été parlé, et qui ont un jeu si aisé, si large, sans que cela nuise à leur ténuité, que les rangées peuvent se détacher en étages très distincts, selon la forme du membre recouvert, comme on l'observe ici, à l'épaulière de droite. Selon l'habitude cette épaulière est faite de bandes ou plaquettes de tôle laquée reliées par des tresses de soie, et les bras sont défendus par la maille de fer revêtue de soie dans toute la longueur de la manche; défense complétée par des arrière et avant-brassards en plaquettes, divisés pour la liberté de l'articulation. Le gant de combat ne recouvre que le dessus de la main, et ne saurait entraver le jeu des doigts. Enfin, une dernière observation, l'élasticité procurée par l'extrême division des parties métalliques des pièces volantes de l'armure et leurs innombrables liens de soie est telle que, par exemple, la braconnière divisée en trois parties, dont les deux latérales couvrent les cuisses de l'homme debout, se rejettent facilement en arrière lorsque le guerrier assis veut se soulager de leur poids.

Nos 6 et 25. — *Hommes du peuple.*

Les bétos, palefreniers, porteurs sur les épaules, passeurs de gués, exerçant leur métier de père en fils, coolies, coureurs, sont tatoués avec une profusion rare. Lorsqu'un homme est véritablement bien tatoué, il n'y a pas un seul pouce de son corps qui ne présente quelque partie d'une image. On voit à celui-ci un énorme crabe sur le dos, une jolie petite maison sur la poitrine; il est assez élégant d'avoir des poissons rouges qui s'ébattent négligemment entre les épaules. Le tatouage le plus généralement répandu parmi les coolies des grandes cités japonaises n'admet que des sujets héroïques, tels que la lutte du héros de Yamato contre le dragon. Celui-là se trace en bleu. Les tatouages rouges présentent un aspect repoussant; il semble qu'on ait soigneusement arraché la peau pour tracer le dessin. Si l'effet général n'est pas agréable, il est au moins parfaitement décent, car la peau cesse d'avoir l'air d'être nue, et même ne ressemble plus à de la peau; on croit voir un costume d'arlequin, surtout lorsque le tatouage réunit les couleurs bleue, rose et noire, ce qui est fréquent sur le coureur, dont les peintures représentent surtout des femmes de demi-grandeur naturelle, des fleurs, de riches étoffes. Les bétos, généralement très bien faits, mettent beaucoup d'amour-propre à bien remplir leur profession. Lorsqu'ils sortent avec leur maître, ils portent la légère jaquette bleue, sont coiffés d'un mouchoir de même couleur, et leurs pieds sont chaussés de sandales. Mais à mesure que les allures deviennent rapides, le bétou quitte ses vêtements les uns après les autres, les mettant sous son bras.

Le mode de transport le plus usité à Yédo est le *djiuriksha*, le petit cabriolet suspendu, légèrement construit, qu'un homme mène au petit trot, et auquel quelquefois, pour plus de rapidité, on en attelle un second en flèche. Ces coureurs qui filent rapidement en dérangeant les passants auxquels ils murmurent leur « *go-man-nassai* » (pardon) étalaient jadis leurs torsos nus et couverts de magnifiques tatouages, ne conservant que le « *fundoshé* » enroulé autour de la ceinture. Il paraît

que, la pudeur britannique s'étant alarmée de ce spectacle, ou, dit-on encore, la nation anglaise ayant des cotonnades à vendre, la police japonaise à Yédo force aujourd'hui les coureurs à se vêtir d'une méchante veste de coton bleu. Malheureusement ce calicot, bien vite baigné de sueur, se refroidit sur les épaules, et les fluxions de poitrine font des ravages effrayants. On compte près de 50,000 djiuriksha à Yédo seulement, et la profession de traîneur comme celle de cocher à Paris, sert de refuge à une foule de déclassés qui en vivent, et qui le plus souvent en meurent, dit M. Georges Bousquet. Ce coolie a le crâne rasé, et la touffe rigide liée par un cordon de papier, que les anciens Japonais portaient sur le haut de la tête.

N° 30. — *La bannière des pompiers.*

Avec les maisons en bois du Japon on comprend combien les incendies sont redoutables. Les maçons, charpentiers et beaucoup d'autres ouvriers sont, au nom de la loi, embrigadés dans le corps des pompiers; ils ont une grande habitude des travaux de sauvetage, et

s'en acquittent, selon M. Rodolphe Lindau, avec autant de zèle que de courage.

Dans chaque maison de Yédo l'on trouve des pompes à incendie, et devant presque toutes les portes on remarque de grandes cuves remplies d'eau, qui sont là pour servir en cas de sinistre.

La plupart des pompiers ont le casque en cuir laqué. L'arme principale est un long croc en bois cerclé de fer dont le pic aigu s'enfonce facilement dans les poutres; la portée et le tranchant de cet instrument de démolition et de sauvetage lui permettent d'atteindre les objets au milieu des flammes. L'étendard de la compagnie est une sorte de pique surmontée d'une boule de métal, autour de laquelle flottent des petites banderoles de papier. L'habitude, aussitôt l'échelle appliquée contre la maison incendiée, est que le porte-étendard monte sur le toit et plante l'étendard à l'endroit où le feu doit être coupé. C'est un point de repère au milieu de la fumée et de la confusion. Les banderoles sont le criterium du courage de la compagnie; on ne doit, en effet, quitter la sape qu'au moment où toutes les banderoles étant brûlées, il devient évident que la place n'est plus tenable.

PLANCHE AZ.

Parmi les motifs de cette planche, il en est plusieurs qui se rattachent à la description ci-dessus. Le portefaix si volumineusement chargé, complète la signalétique du Japonais aux pieds petits, aux mains fines, encore sensibles dans les derniers rangs du peuple. Habillé, le Japonais semble souvent bien proportionné; mais lorsqu'on le voit dans la quasi-nudité du coureur, ou dans le costume des humbles métiers, on s'aperçoit que le haut du corps robuste repose sur des jambes petites et grêles, et que la tête, généralement grosse et quelque peu enfoncée dans les épaules, n'est point en rapport avec la taille.

L'étrier en fer laqué appartient aux détails de l'armement du général japonais, n° 8, de la planche précédente.

Des deux sabres, le plus court est garni de deux petits couteaux placés de chaque côté du fourreau, dans lequel les lames sont introduites. Ces couteaux, trop exigus pour avoir le caractère d'armes, sont de ceux dont le Japonais lettré aime à être pourvu; ils ne doivent d'ailleurs pas être inutiles lorsqu'il s'agit de réparer les avaries que peuvent subir les nombreux cordons qui entrent dans l'adoubement du guerrier. Ce joli sabre court a un pommeau fixé par le lacet de soie dont la poignée est entourée; l'anneau inférieur de cette poignée, la garde, la bouterolle du fourreau, les manches des couteaux, sont de ces ornements où les Japonais excellent à mélanger le fer, l'acier, l'argent, le *chibouchi* et le *shakudo*, le bronze, en les ciselant, ou les incrustant les uns dans les autres. Le sabre à deux mains, sans ornements, dont la poignée est garnie de tresses de soie entrelacées, et qui a un fourreau de peau de serpent, est une de ces armes dont la valeur est dans la trempe de l'acier. Celui qui l'achète doit pouvoir compter sur elle; elle ne reste pas vierge entre ses mains, et en attendant l'occasion de la plonger dans le sang humain, le Samourai, qui en est devenu possesseur, l'éprouve sur des animaux vivants ou, mieux encore, pourvu d'une autorisation supérieure, sur des cadavres de suppliciés; on s'exerce alors à trancher, taillader et pourfendre, jusqu'à ce que l'on ait acquis assez de force et d'adresse pour couper à la fois, par le milieu du torse, deux cadavres liés l'un à l'autre. C'est dans la cour de son habitation, les corps étant attachés en croix ou mis sur des chevalets, que le Samourai se livre à cet exercice.

L'espèce de damier, avec lequel deux bourgeois, mari et femme, se distraient au jeu en prenant le thé, est monté sur quatre pieds pour convenir à la vie sur les nattes. Les pions ronds se partagent en blancs et noirs comme les nôtres; mais on ne voit point de cases de distribution sur la tablette.

Après les chefs-d'œuvre de bronze et de porcelaine, le triomphe de l'industrie japonaise est la fabrication des meubles et des ustensiles en bois laqué. Le cabinet représenté est un de ces *kotons* laqués de vernis du Japon, enrichis d'arabesques, de figures, pour lesquelles on emploie l'ivoire, la nacre, l'écaille, la porcelaine, l'argent et même l'or, incrustés par des mosaïstes de la plus merveilleuse adresse. L'ébéniste y introduit une quantité de divisions en boîtes contenant l'attirail de la toilette du corps, les papiers pour la correspondance avec les ustensiles pour écrire, peindre; d'autres sont des boîtes pharmaceutiques avec la trousse de l'opérateur. Certaines recèlent même des objets du culte public ou privé. Enfin la disposition en étagères permet d'ajouter à la décoration intime du meuble des bibelots de toute sorte, que leur mobilité permet de changer.

L'ébéniste que l'on voit à son travail semble un des artisans de ces cabinets où le Japonais montre tant de goût en même temps qu'une connaissance approfondie des ressources de son métier. Cette façon aisée de travailler accroupi sur la natte, en se passant du valet du menuisier pour maintenir en place la plaquette de bois à ouvrir, est bien caractéristique; ces gens habiles savent se servir à merveille des pieds comme des mains. Cet artisan d'un joli métier rappelle cet autre vieil ouvrier, vu par M. A. Humbert, à Yédo, tout nu, accroupi sur une natte, tirant le soufflet de sa forge avec l'orteil du pied gauche, et martelant en même temps de la main droite, sur une enclume, la barre de fer tenue par la main gauche.

Documents photographiques.

Les n^{os} 2, 3, 4, 6, 14, 25, 28 et 30, l'ébéniste, le porte-faix, le bourgeois et sa femme jouant aux dames sont des reproductions de photographies d'après nature.

Les n^{os} 13, 21, 22 et 31 font partie de la remarquable galerie ethnographique organisée au Musée d'artillerie de Paris par M. le colonel Leclercq. C'est également de ce musée que proviennent les études fragmentaires de la planche double.

Les n^{os} 8 et 16 de cette même série, les sabres de la planche AZ, dont le plus court faisait partie de la magnifique collection spéciale de M. Montefiore, ont figuré au *Musée historique du costume* et au *Musée rétrospectif du métal*. (Expositions de 1874 et de 1880 faites à Paris par les soins de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie.)

Le cabinet en bois laqué, appartenant à M. Dutuit, est tiré de *l'Art ancien*, photographié par M. Franck.

Voir pour le texte: La Chine et le Japon, par Laurence Oliphant. — Le Japon illustré, par M. Alp. Humbert, Tour du monde, 1866-67-68. — Un Voyage autour du Japon, par M. Rodolphe Lindau (1864). — Le Japon de nos jours, par M. Georges Bousquet. — Une campagne sur les côtes du Japon, par M. Alfred Roussin (1865). — Les Armes et les armures, par Paul Lacombe. — Le Japon, par le colonel du Pin. — Le Japon en 1867, par M. J. Layrle.

